

Le Galepin

— VERT — n°3

Michel LALET

LE NIEBELUNGENLIED DE LA VALLEE DU LOIR



Dans le train blindé qui remonte de Hendaye et traverse la campagne française à petite vitesse Adolf Hitler regarde d'un oeil morne un paysage que la nuit tombante transforme en grisaille. Alors qu'il triomphe sur toute la ligne il ressent un écœurant sentiment d'ennui. Le train revient vers Montoire où il est prévu qu'il rencontre le vieux Maréchal à qui l'on attribue la victoire française de Verdun. Adolf Hitler est trop fin connaisseur de la Grande Guerre pour appeler ça une "victoire", ni pour en vouloir à celui qui incarne la défaite des armées du Kaiser. Tout cela fut une infâme boucherie tout au plus, où pour une fois l'état-major français s'est montré encore plus cinglé que celui du général von Falkenhayn. Pour autant, la perspective de s'asseoir en face de cette vieille ganache militaire l'indispose ! Quand il repense à son bref passage dans les tranchées puantes et aux heures passées dans son trou d'obus de Wytschaete face aux tours d'Ypres au début de cette guerre conduite si stupidement, il est traversé d'un frisson qu'il parvient à peine à contrôler. Au moins cette fois, pense-t-il, les choses se sont passées à peu près proprement pour ses hommes et ont été menées à grande vitesse ! Adolf Hitler déteste la lenteur et l'immobilité. Il aime les engins blindés qui filent à travers les plaines, les side-cars qui cahotent furieusement par-dessus les fossés et plus encore, les avions qui déchirent le ciel à des vitesses encore jamais atteintes. Depuis quinze ans il court. Sans jamais regarder en arrière il a sauté par-dessus tous les obstacles pour parvenir au pouvoir. Maintenant il saute par-dessus les frontières et conquiert les peuples et les pays. Il devrait savourer la victoire mais il ne parvient pas à retrouver ce sentiment d'exaltation qui l'accompagnait au début de l'offensive. On n'ira pas jusqu'à croire qu'il est habité d'un doute. Plutôt d'une immense lassitude et d'un sentiment de vanité des choses, inhabituel chez lui. C'est l'infinie lenteur de ce train sur la fin de ce périple qui provoque en lui, pense-t-il, ce malaise. C'est cet interminable aller-retour pour rencontrer Franco dans le Sud de la France qui l'opresse et lui donne cette migraine persistante. Le train se faufile entre des haies d'arbres, hoquette sur la voie unique qui contourne les collines dans un épuisement contagieux. Il s'arrête sans cesse pour franchir des aiguillages que, pour l'occasion, les hommes de l'organisation Todt et les bleus clairs de la Wehrmacht ont installés en toute hâte afin de relier entre eux des réseaux de campagne déjà à demi abandonnés. Le voyage est interminable.

Après quelques contorsions supplémentaires dans un vallon encaissé, le train souffle et s'engage sous le tunnel aux abords du village de Saint-Rimay, à quelques kilomètres de Montoire-sur-le-Loir. Comme trois jours auparavant, il stoppe en son milieu. Les hommes descendent et ferment les deux lourdes portes de bois et d'acier qui obturent le tunnel à chaque

extrémité. Bien qu'il y ait des milliers d'hommes tout autour, des centaines d'engins blindés et que l'armée française soit totalement démantelée depuis des mois on lui impose de passer une nouvelle nuit au milieu de ce tunnel. Il se demande un instant quel abruti a pu avoir cette idée saugrenue.

Le noir et le silence sont complets.

Adolf Hitler laisse sa tête reposer en arrière sur le moelleux du fauteuil. Il ferme les yeux et s'endort paisiblement. Il est neuf heures du soir en ce 23 octobre 1940.

Vous pouvez tenter l'expérience consistant à demander à n'importe quel Français où se trouve le Loir, il vous regardera avec des yeux étonnés, puis finira par confondre avec LA Loire, sa large et turbulente voisine. Si vous précisez en citant la ville de Montoire-sur-le-Loir, vous obtiendrez au mieux un silence perplexe. Non seulement les traces de cet épisode d'octobre 1940 qui donna le signal du départ de la collaboration avec l'Allemagne nazie a disparu des mémoires de nos compatriotes mais de plus ils ont avec ce petit coin de France une attitude voisine de celle qu'ont eue la plupart des Occidentaux avec l'Irak il y a quelques années : il a fallu qu'on y parte en guerre pour que d'un coup tous redécouvrent avec stupeur que nos langues, notre écriture et la plupart de nos sciences sont nées là bas.

La Vallée du Loir pour sa part a vu naître la langue française. Rien de moins. Ronsard est né et a vécu là. La Pléiade est née là. Les gens du peuple de cette région des XV^e et XVI^e siècles connaissaient davantage de poésie que tous les hobereaux et grands seigneurs réunis du reste du royaume de France. Il suffit encore aujourd'hui d'écouter parler les nés natifs, qui ne se sont pas éloignés de chez eux depuis un millénaire, pour mesurer le degré de culture et de civilisation que recèle cet endroit oublié.

Le Loir qui nous intéresse ici est celui, tendu comme une corde, qui va d'Est en Ouest, de Vendôme à Malidor. Au long de cette corde, depuis deux mille ans, marche un Rebutonneux.

Il marche d'une maison à l'autre, d'une église à un prieuré, d'un fortin à un bastion. Il marche et porte les nouvelles. Il arrange et facilite les rencontres entre des hommes qui jouent un rôle dans l'Histoire ou qui simplement défrichent, bâtissent, cultivent la terre, vivent et meurent là où ils sont nés.

Dans les premiers temps, les Rebutonneux se frayaient un chemin le long du serpentement de la rivière. Au Sud, la forêt de Gastines est restée impénétrable jusqu'à l'an mille. Au nord, les landes inhospitalières n'ont été défrichées et habitées que près de trois siècles plus tard. Seules quelques rares places de part et d'autre de Montoire furent habitées durablement pendant quatre mille ans. Elles le sont restées jusqu'aux invasions normandes. Les Normands les ont anéanties. Puis une fois les Normands partis ou digérés par la lenteur des lieux, le peuplement

a repris. Vers l'an mille, Renaud, comte de Vendôme et seigneur de Montoire, voulant civiliser son domaine, a une idée de génie. Il fait ce que les colons américains firent sept siècles plus tard. Il décrète que la terre appartiendra à ceux qui la défricheront et la mettront en culture. Les Rebutonneux peuvent dès lors s'éloigner des berges de la rivière, passant d'une borde à une aître et d'une aître à une ouche par les chemins qui les relient entre elles tout au long de la Vallée.

L'aventure de ces nouveaux propriétaires défricheurs va durer un peu plus de deux cents ans, le temps que les seigneurs s'avisent que les espaces de forêt rétrécissent comme peau de chagrin. Le défrichage est alors interdit mais l'opération a eu pour résultat remarquable de créer une région peuplée d'innombrables petits propriétaires. Cette situation ne fut pas étrangère à la relative opulence dont a joui la Vallée pendant le millénaire qui a suivi. Une opulence allant de pair avec un haut degré de culture et de civilisation que l'on peut voir dans chaque repli de terrain, dans chaque pignon de maison et dans la conversation de leurs habitants. Lorsqu'un peu plus tard Ronsard écrit ses poèmes, ceux-ci sont recopiés et circulent de mains en mains dans toute la Vallée. Et pas uniquement dans les seigneuries ou les châteaux mais aussi dans chaque ferme ou sur les places de marché où ils sont lus et dits de mémoire.

Le rôle des Rebutonneux a toujours été mystérieux et bien étrange au premier regard. Disons pour donner une image qu'ils ont tenu aux deux bouts la corde de la rivière pour en maintenir la juste tension et qu'ils s'appliquent à ce que le double arc qui se déploie au Nord et au Sud de cette corde soit maintenu à sa juste ouverture. La plupart des rois et des chefs d'État ne s'y trompèrent pas, qui s'y sont retrouvés au fil des siècles à l'invite de ces hommes discrets, pour y reboutonner les affaires du monde. Les rois de France et d'Angleterre Charles VII et Henri VI s'y sont retrouvés à plusieurs reprises entre 1443 et 1453 pour mettre un terme à une guerre de cent années, sans pour autant signer le moindre traité. C'est là que le Béarnais, futur Henri IV, tissa patiemment sa future prise de pouvoir ou que plus tard s'est scellé le destin de l'Amérique indépendante grâce à Rochambeau et à La Fayette...

Que la Vallée du Loir s'effondre et c'est le continent tout entier qui bascule ! Voilà en tout cas ce que me disait Sanbucco il y a bientôt une vingtaine d'années.

Sanbucco était le Rebutonneux en exercice en 1940. Quelque quarante ans plus tard, assis à la pointe du méandre du Loir qui surplombe le Manoir de Bonaventure, il me décrivit sans complaisance le rôle qui fut le sien dans le total échec d'une entreprise à laquelle il prit une part déterminante à l'automne 1940, en marge de la rencontre entre Hitler et Pétain. Il imputait son échec à sa naïveté. À celle d'Adolf Hitler également, qu'il prétend avoir côtoyé durant quelques semaines. Il est difficile avec le recul du temps et ce que nous connaissons de la suite des événements d'accorder totalement foi à cette histoire. Parce que le Hitler qu'il dit avoir rencontré ne ressemble pas à celui que nous connaissons, parce qu'aucun des protagonistes n'a

jamais fait mention de ces événements et surtout, parce qu'il n'est pas certain que nous puissions souhaiter disposer de cette facette du personnage que le Rebutonneux en donne !

Mais d'un autre côté, il y a en germe, dans cette histoire, le début d'une explication plausible à ce qu'entreprit Rudolf Hess six mois plus tard en se rendant en Angleterre avec un improbable projet de traité de paix.

Vers trois heures du matin, Adolf Hitler se réveille en sueur. Une petite veilleuse a été allumée dans le wagon par son aide de camp Dietmar Brünhof. La migraine est toujours présente. Hitler appelle Dietmar Brünhof qui accourt. Il veut une voiture banalisée. Il veut faire un tour dans la campagne environnante. Il veut sortir de ce souterrain qui l'opprime. Brünhof doit réveiller la Kommandantur de Montoire pour leur demander de venir au plus vite avec une voiture pour le Führer. Vingt minutes plus tard, Adolf Hitler et le jeune Dietmar Brünhof au volant s'éloignent du souterrain où le train blindé repose, immobile. Personne ne reverra Hitler – sauf Brünhof qui restera avec lui – durant les trois semaines qui vont suivre. Pas même le maréchal Pétain qui le lendemain serrera la main d'un sosie à peine vraisemblable.

Les phares de la Traction Avant conduite par Dietmar Brünhof trouent la nuit de deux faisceaux jaunâtres. Hitler demande à Brünhof de lui parler de sa famille, de sa mère. Hitler ensuite lui parlera de la tendresse et de la crainte que sa propre mère lui inspire toujours. Puis il s'installe dans un discours à peine cohérent sur les lieux où se concentrent les forces telluriques du monde, sur les pouvoirs occultes, sur la magie de certaines vallées. Brünhof reste concentré sur sa conduite, légèrement inquiet de ce qu'il entend, même s'il est habitué aux modes de pensée souvent singuliers de son Führer.

La migraine s'est éloignée.

Ils tournent au hasard des bifurcations qui s'offrent à eux. Montant tour à tour sur le plateau au-delà de Lunay, revenant ensuite dans la vallée, ils prennent encore une fois la direction de Montoire. Au sortir des Roches l'Évêque un homme planté au milieu de la route sur deux jambes courtaudes leur fait de grands signes. Adolf Hitler demande à Brünhof de s'arrêter et de faire monter l'homme à l'arrière. Le Rebutonneux s'installe à côté d'Adolf Hitler et demande à être conduit à Troo. Il remercie Hitler de ne pas l'avoir laissé attendre trop longtemps et lui dit qu'il a choisi un endroit où ils seront à l'abri et au calme.

Brünhof s'étonne un peu sèchement qu'il puisse prétendre les avoir attendus puisque moins d'une heure plus tôt, personne ne savait rien de cette sortie nocturne. Hitler fait taire Brünhof d'un geste apaisant de la main : "Allons-y", dit-il.

Il est quatre heures et demie du matin quand ils arrivent à Troo. Les trois hommes continuent à pied jusqu'à l'entrée d'une maison troglodyte. Quelques hommes jeunes

dissimulent la voiture dans une cave et empilent ensuite des bûches et des fagots pour en masquer l'entrée.

Adolf Hitler, Dietmar Brühof et le Reboutonneux avancent dans les cafors sur plusieurs centaines de mètres. Ils traversent une succession de vastes salles circulaires agréablement éclairées dont le sol est le plus souvent recouvert de tapis. Ils ont cinquante mètres de roche au-dessus de la tête et pour couronne, la collégiale Saint-Martin qui chapeaute la butte. Ils s'arrêtent dans une large cave voûtée. Cette salle est une vraie Cour des Miracles. S'y entassent pêle-mêle d'improbables voyageurs, enroulés dans des pardessus froissés, endormis au milieu de valises fatiguées. On y voit des hommes barbus, plongés dans des livres et que rien ne semble pouvoir distraire ; des groupes assis au sol en tailleur, qui ont l'air de poursuivre une conversation qu'ils auraient débutée trois siècles plus tôt. Hitler note du coin de l'œil la présence de plusieurs Tziganes, occupés à une éternelle besogne de vannerie. Plus loin, des femmes drapées dans des étoffes chamarrées bavardent calmement tout en faisant des essayages de coiffes extravagantes ; dans des niches éclairées de lampes à huile, de nombreuses personnes sont concentrées sur des travaux d'écriture. Il y a là des dizaines d'hommes et de femmes, venus visiblement des quatre coins du monde. Règne dans ce lieu un climat à la fois affairé et serein. Une sorte de mariage improbable de souk et de salle de lecture de bibliothèque. Hitler dit au Reboutonneux : "Comment se fait-il qu'il y ait autant de monde chez vous ?"

– Vous n'y êtes pas tout à fait pour rien, Monsieur le Chancelier, répond le Reboutonneux.

Au milieu de cette foule hétéroclite et sous ces tonnes de rocher, Hitler ne ressent pas l'oppression qu'il avait éprouvée dans le tunnel de Saint-Rimay. Il s'assoit avec les autres sur les tapis et demande : "Êtes-vous bien certain qu'on ne me retrouvera pas ici ?"

Quelques jours avant la rencontre prévue à Montoire avec Pétain, Adolf Hitler y avait déjà rencontré Pierre Laval, le ministre des Affaires étrangères. Laval lui avait proposé du concret. Après avoir dénoncé l'alliance de la France avec l'Angleterre, il lui avait offert la livraison de l'ensemble des moyens économiques et militaires des colonies d'Afrique, qui penchaient nettement du côté du général de Gaulle. Pour faire bon poids et en gage de sa bonne volonté, Laval avait également promis de livrer aux Allemands l'or de la Banque nationale de Belgique, confié à la France par le gouvernement belge au moment de la débâcle. Hitler l'avait écouté sans cacher son ennui.

Deux jours plus tard, à Hendaye, il va écouter Franco pérorer interminablement. Il doit quasiment le dissuader de rejoindre l'Axe et de rentrer dans la guerre, ce que Franco semble désirer plus que tout, contrairement à ce qu'il fera croire plus tard. En matière d'alliés encombrants, il a déjà son lot de soucis avec Mussolini. Mais manifestement et au-delà de ça,

Hitler s'en contrefiche de ces signes de soumissions, de ces désirs de collaborations, de ces alliances espagnoles et de ces offres de services des Français sur le continent africain. Il a en tête sa future opération Barbarossa, l'envahissement de tout l'est de l'Europe. Tout cet interminable voyage en train n'est qu'une diversion. Un leurre. Une interminable opération de poudre aux yeux. Une opération astucieuse mais qui cependant au fil des jours l'a conduit à un état d'exaspération et d'abattement qui inquiète son entourage. De plus, ces rencontres avec des hauts gradés militaires l'ont toujours mis mal à l'aise, lui l'ancien petit caporal. Autrefois Hindenburg, hier Franco, demain le maréchal Pétain, sans compter tous ces généraux Prussiens qui dirigent la Wehrmacht... C'est tout juste s'il peut respirer en leur présence tellement ces types l'intimident et pour finir, tellement il les hait. Il les hait, mais pour le moment, il les tient dans sa main. Et les manipule à sa guise. Sa position est que, si tout le monde a les yeux fixés sur le Sud, son opération à l'Est aura de meilleures chances de pouvoir se réaliser. Ces rencontres n'ont après tout pas grande importance à ses yeux, sinon qu'elles créent des effets d'illusion que ses services de propagande pourront orchestrer. Il lui reste cependant une pièce du puzzle à mettre en place, autrement plus importante que cette rencontre avec Pétain.

Pourtant, à Montoire, Pétain confirmera les offres de services de la France et de la France d'outre-mer déjà faites par Laval, estimant d'autre part que "la France et l'Angleterre devraient payer les dommages de la guerre qu'elles avaient déclarée", pensant aussi qu'"il fallait faire des différences, pour encourager ceux qui voulaient prendre un nouveau départ avec de meilleures intentions". On ne peut guère faire plus servile ! Mais ça, ce n'est pas même à Hitler que Pétain le déclarera, mais au sosie, comme on l'a déjà compris.

Au matin de la rencontre un vent de panique agite les environs du tunnel de Saint-Rimay. Il n'était pas prévu qu'Hitler sortirait en pleine nuit et surtout, qu'il ne serait toujours pas là au matin. Joachim von Ribbentrop, le nullissime ministre des Affaires étrangères du Reich – il ira jusqu'à écrire à Winston Churchill après la guerre en l'appelant "Monsieur *Vincent* Churchill" pour offrir ses services et surtout pour trouver asile en Angleterre – s'agite en tous sens et fait donner tout ce que leur escorte de voyage et les troupes stationnées à Montoire comptent de la toute nouvelle Waffen-SS et de soldats de la Wehrmacht pour sillonner la campagne environnante, à la recherche de la Traction Avant noire et de son illustre passager.

Vers dix heures, sans nouvelles d'Hitler, il fait toutefois appeler Manfred Schimngau, le sosie de service, et entreprend de le briffer pour sa rencontre avec le vieux Maréchal.

Pétain, comme on l'a vu, va donner tous les signes d'allégeance au faux Hitler, qui n'en eut pas plus cure que, probablement, n'en aurait eu le vrai. Le Maréchal, qui n'aura de cesse de minimiser par la suite l'étendue des offres qu'il a faites au Troisième Reich, déclarera en parlant

de cette rencontre: "J'ai trouvé cet homme extrêmement désagréable de rapports, parlant d'une voix sourde et inintelligible, ne me permettant de lire dans sa pensée que par l'intermédiaire d'un interprète qui me paraissait adoucir volontairement les termes proférés; il ne m'a pas une seule fois regardé en face et j'ai tâché de lui donner à comprendre que son attitude était à peine correcte vis-à-vis d'un vieux soldat comme moi. Ce n'est qu'un parvenu gonflé d'orgueil: nous n'avons rien de bon à attendre de lui." Le sosie Schimgau n'était pas très à son aise, il faut bien le dire!

Pétain ajoutera un peu plus tard, en parlant d'Hitler, à l'un de ses amis, René Leriche: "Un fou avec lequel il n'y a et il n'y aura aucun terrain d'entente possible, mais qu'il faut essayer de calmer!"

Le Maréchal se donne le beau rôle. Il est vrai que le sosie a été assez piteux ce jour-là – il fera mieux par la suite – mais quel aurait été son sentiment sur la rencontre et qu'aurait-il dit s'il avait eu affaire au vrai Hitler? Probablement la même chose car, au fond, ce qu'il cherchera à établir par la suite, c'est le caractère anodin de ses propres reniements qu'il cherchera toujours à faire passer comme une stratégie habile destinée à "calmer le fou"...

Brünhof est très inquiet quand il entend Hitler demander si le lieu constitue une cachette à toute épreuve. Il a cru qu'il partait pour une brève promenade avec son Führer et voilà que celui-ci semble vouloir faire de lui le complice d'une véritable disparition.

– Mon Führer, vous ne pouvez pas disparaître...

– Oh, mais si!

– On va nous chercher.

– Naturellement. Mais on ne nous trouvera pas, n'est-ce pas?

– On ne vous trouvera pas, affirme le Rebutonneux en écho.

– Les troupes vont retourner tous les villages de fond en comble, ajoute encore Brünhof.

– Pas longtemps... dit Hitler.

– Je ne crois pas... Vous connaissez leur entêtement! Et puis je ne comprends pas, Mon Führer. Je ne comprends vraiment pas...

– Disons que j'ai besoin de vacances, Brünhof. Besoin de respirer un peu. Toutes ces entrevues avec ces généraux et ces maréchaux m'indisposent. Tout se passe bien d'autre part, non? Nous sommes en train de gagner la guerre. Tu as noté ça... Mes imbéciles de bras droits et de bras gauches assistés de leurs sbires font tourner la machine... Ils peuvent se passer de moi pendant quelque temps tout de même. J'aimerais avoir le temps de réfléchir. De calme. Je ne sais pas moi, je pourrais me remettre à écrire par exemple...

– Ah ! C'est ça ? Mais oui, Mon Führer, ce serait une bonne idée... On a tous tellement aimé votre *Mein Kampf*...

– Vraiment, Brünhof ? Tu as aimé ? Les idées, le style ? Tout ?

– Tout, Mon Führer ! Tout...

– Tu me flatte, Brünhof. Moi je ne sais pas. Bien sûr, il y a de belles périodes. Des envolées... Mais par moment, je me suis demandé si le style... Tu sais, Brünhof, cette chose que ces cochons de Juifs font tellement bien : le style ! Tous ces Jakob Wasserman, ces Thomas Mann, ces Victor Klemperer, ces Hermann Hesse...

– Ils ne sont pas Juifs, Mann et Hesse...

– Oui, tu as sans doute raison. Mais c'est pareil. Ils ont fui l'Allemagne, ces lâches ! Bon vent ! Mais ces types m'agacent, Brünhof. Ils me rendent malade... En littérature tout est affaire de style et j'ai le style moi aussi, Brünhof. C'est l'évidence même. Il me manque juste un peu de temps. J'aurais pu faire de belles choses dans la peinture, mais je crois qu'il faut que je me consacre à la littérature...

– Ils vont nous chercher, répète Brünhof, fixé sur son idée première.

– Et cet homme-là, ajoute Hitler, en baissant la voix et en montrant du doigt le Reboutonneux, il m'a donné l'envie de m'arrêter un peu par ici...

– Quand ça ? demande Brünhof.

– La dernière fois. Quand j'ai rencontré ce Laval... Et même un peu avant pour tout dire.

– Mais tout de même... Vous ne devriez pas déprécier votre œuvre, Mon Führer. Je vous donne raison sur ce point. Il faut un peu de temps. Du calme. De la sérénité...

– Exactement, Brünhof ! De la sérénité, du temps et des gens cultivés autour de soi... Où as-tu fait tes études, Brünhof ?

– Stettin...

– Ah ! Cette bonne vieille Prusse ! Un repère de socialistes, Stettin, non ? Ils m'en ont donné du mal ces gens-là... Lettres et philosophie ?

– Sciences naturelles, répond Brünhof à contre-cœur.

– Pas grave, Brünhof, pas grave.

– Non, je sais... Enfin je comprends... Littérature, ça aurait été mieux...

Hitler s'est allongé à plat ventre sur les tapis. Il bat des pieds en l'air, comme le font les enfants, tandis que d'un doigt distrait, il suit les motifs du tapis. Il a l'air pensif et apaisé, exactement dans la posture qu'a prise Chaplin dans son film *Le Dictateur*, sorti sur les écrans américains une semaine plus tôt.

– Quand vos amis arrivent-ils ? demande Hitler au Reboutonneux.

– Demain, Monsieur le Chancelier. Et si vous me le permettez, je vais aller prendre des nouvelles du monde extérieur. Pouvez-vous me remettre la lettre dont nous avons parlé ?

Le Rebutonneux assiste à la partie visible de la rencontre entre Pétain et Manfred Schimgau. Poignée de main interminable, pour permettre le travail des photographes. Flashes pour la postérité : Pétain à gauche, Schimgau le sosie à droite, l'interprète Paul-Otto Schmidt entre eux, von Ribbentrop à l'arrière-plan, un dossier serré sur la poitrine. La suite aura lieu dans le wagon blindé de Hitler à l'abri des regards. Avant qu'ils ne disparaissent, le Rebutonneux adresse un signe discret à Paul-Otto Schmidt dont il a fait la connaissance quelques jours plus tôt et lui glisse dans la main la lettre préparée par Hitler. Schmidt en donnera lecture à von Ribbentrop et aux autres membres de l'état-major après le départ de Pétain. Les ordres sont brefs : "Faites ce que vous avez à faire pendant les quelques semaines qui viennent. De mon côté, affaires majeures à régler. Faites cesser les recherches. Donnerai mes instructions par le porteur de cette lettre. Ordre de votre Führer." Et la signature : "Adolf Hitler." L'enveloppe contient en outre le Solinger, un petit couteau de poche viennois qu'Hitler ne quitte jamais et qu'il a joint pour le cas où il y aurait eu un doute sur l'authentification de sa lettre. Ils font immédiatement cesser les recherches. Interrogent Paul-Otto Schmidt sur l'identité du messager. Schmidt leur parle de la Vallée, de lignes de force, de tensions, de forces telluriques. Pour finir, il compare avec ce que ses interlocuteurs comprennent parfaitement : la vie de Wolfger von Erla et le Niebelungenlied fondateur de toutes les légendes germaniques puis il évoque le caractère mystérieux des terres ancestrales autour de Passau... Il conclut : "Comme à Passau il y a ici la même sorte de faille où sont concentrées des forces prodigieuses. Ce Marcheur ou ce Rebutonneux comme ils le nomment par ici, est l'intercesseur entre ces forces et le monde réel. Je crois que notre Führer s'intéresse de près à ces phénomènes et qu'il pourra en tirer d'immenses bénéfices pour notre grand Reich..."

Les autres hochent la tête, avec l'air de trouver l'idée parfaitement absurde et surtout, bien éloignée des méthodes qui ont fait leurs preuves jusqu'ici : on a besoin de quelque chose, on fonce et on s'en empare en démolissant tout ce qu'il y a autour si ça résiste peu ou prou... Mettre le sosie dans une rencontre avec le vieux Pétain passe encore, mais ensuite il va falloir rentrer en Allemagne, gérer des réunions avec les chefs d'état-major, les généraux de la Wehrmacht et là, ce sera autrement plus délicat. Même von Ribbentrop, du haut de sa suffisance et de sa totale inaptitude à prendre la mesure des situations, se dit que ça ne va pas être une partie de plaisir et qu'au retour à Berlin il va avoir ces deux canailles de Goebbels et de Göring sur le dos et qu'il aura les plus grandes difficultés à convaincre qu'il a agi au mieux ! Réalisant soudain qu'il est le plus haut dignitaire du régime présent sur place il se dit qu'il doit se montrer à la hauteur. Il se redresse, toussote dans son poing et déclare : "Messieurs, puisque la grandeur du Reich en dépend, je vais de ce pas exposer à Schimgau ce qu'il aura à faire." Et il sort sur un

claquement de talons suivi d'une volte gracieuse, laissant ses interlocuteurs tout à fait perplexes.

Dans la soirée, au fond des cafors sous la butte de Troo, le coiffeur du village a refait une nouvelle tête à Hitler : cheveux en brosse coupés courts et rasage de la célèbre moustache. Brünhof est atterré mais tente de ne pas le montrer, bien que le dîner face à son chef qui ne se ressemble plus aura été pour lui un supplice de chaque seconde. Que son Führer veuille un peu de sérénité au milieu des événements que tous viennent de traverser, il le comprend. Qu'il souhaite se remettre à écrire, il l'approuve, pensant que certainement le Reich retrouvera dans ses écrits à venir matière à affirmer sa fierté et à nourrir sa suprématie. Mais qu'il se travestisse ainsi au point de ressembler à un marchand de bestiaux de la foire de Hansaviertel ou de Oberuckersee, ça le bouleverse et le dépasse tout à la fois. Pour Brünhof, le pire reste à venir. Lorsqu'il rejoint la cave-salon le lendemain matin, il y trouve Adolf Hitler assis sur un tabouret de vacher, en train de s'essayer à tresser un panier d'osier sous la férule attentive de deux Tziganes hirsutes.

– Tu t'y prends mal, Adolf, dit l'un des deux Tziganes dans un yiddish approximatif qu'Hitler comprend parfaitement. Tu dois serrer davantage le brin que tu fais remonter avec ta main droite...

– Je m'arrache la peau du pouce, rétorque Hitler. Ça fait un mal de chien.

– C'est parce que tu t'y prends mal, répète l'autre.

– Et comment tu veux que je fasse, avec les doigts dans cet état ?

– Tu n'as aucune patience Adolf, lui dit le plus jeune des deux hommes. Tu veux toujours tout, tout de suite...

– Bon, vous m'emmerdez avec vos paniers. Ils arrivent quand les autres ? demande-t-il au Rebutonneux.

– Demain matin.

– Qu'est-ce que vous en pensez vous, de ce de Gaulle ?

– Du bien, dit le Rebutonneux. Je sais aussi qu'il a été le bras droit de Pétain au ministère et qu'ils étaient en profond désaccord sur la manière de réorganiser l'armée française.

– Oui, la vieillesse est un naufrage, pas vrai ? Le passéisme de ce vieux type nous a été bien utile. C'est déjà ça. Mais de Gaulle, c'est un homme raisonnable ?

– Au moins autant que vous, Monsieur le Chancelier...

Hitler éclate de rire.

– C'est un vrai *Mensch*, tu vas voir Adolf. Avec un khoutspè gros comme ça ! C'est pas un

shlèmil, tu peux être sûr ! Et tu ferais bien de faire gaffe à tes fesses ! indique l'un des deux vanniers en éclatant de rire.

– Bon, si c'est un vrai Mensch tant mieux ! dit Hitler en balançant de côté une poignée de brins d'osier. Il ajoute : "J'ai mal aux doigts et à la réflexion, je n'ai pas plus d'avenir dans le rempaillage de chaises que dans celui de la confection des paniers ! J'en ai plein le dos de votre truc !"

– Autant penser à votre projet d'écriture, suggère Brünhof.

– Ce sera ce soir ? demande Hitler au Rebutonneux.

– Non. Demain matin seulement, répond ce dernier.

Hitler se sent à deux doigts d'exploser, même dans cet endroit où il sent apaisé. Attendre, encore et toujours attendre ! Il a l'impression que depuis ces dernières années, sa vie n'est faite que de temps morts insupportables. Cette exaspérante lenteur... C'est un paradoxe qu'il a du mal à assumer, grand écart entre son pouvoir absolu et son impuissance face aux événements qu'il ne contrôle pas...

Il se retourne vers les deux vanniers : "Bon, on laisse tomber cette idiotie, dit-il en repoussant les paniers et la botte d'osier. J'ai vraiment trop mal aux mains. On revient à ces Celtes qui se sont installés à Passau... Djino, peux-tu me rappeler ce qui s'est passé quand Frederik Barberousse a construit le KlosterNiedenburg ?" Et les trois hommes reprennent la conversation sur les événements de Passau et déclament de manière théâtrale des strophes entières du Niebelungenlied.

Brünhof regarde la scène, visage fermé, sans pouvoir dissimuler son inquiétude. Le Rebutonneux patiente sans rien marquer de son sentiment. Leurs regards se croisent. Ils attendent la suite. Au bout d'un long moment Hitler se tourne vers eux : "Bon, on fait quoi ?"

– Je vous propose d'y aller tranquillement à pied, dès ce soir, dit le Rebutonneux. De toute façon nous passerons la nuit là-bas.

– Très bien, alors partons maintenant... On se revoit demain les gars, dit-il à l'intention des vanniers.

Hitler, le Rebutonneux et Brünhof se dirigent vers la sortie des cafors, laissant les deux Tziganes qui se chamaillent pour retrouver les mots exacts que chante Siegfried lorsqu'il arrive à Worms et qu'il demande la main de Kriemhild au Roi Gunther.

Ils descendent dans la vallée, franchissent la rivière et prennent un chemin mouillé de pluie qui la suit en parallèle, masqué par le contrefort que fait la voie du chemin de fer. Ils sont tous les trois vêtus de vestes de chasse, de pantalons de velours. Ils ont mis des gros godillots de paysans et des guêtres cirées pour se protéger de l'eau qui dégoutte de la végétation. Brünhof

ne voulait pas quitter son uniforme. Il a fallu qu'Hitler finisse par lui en donner sèchement l'ordre pour que cet exalté obtempère. Ils marchent à pas réguliers en direction de Poncé en suivant les berges du Loir, laissent les deux châteaux à main droite et quittent enfin les berges à Ruillé pour aller sonner à la grille d'entrée de la Grande Providence. Deux religieuses les font entrer et les conduisent au travers du vaste complexe de bâtiments jusqu'à une longère posée à la lisière du potager et du parc planté de grands arbres. Dans le village, ils ont croisé des soldats allemands qui les ont regardés d'un œil morne, sans reconnaître Hitler que cette situation amuse nettement. La surprise, c'est de constater que ses troupes ne se sont pas encore approprié les lieux. Ça ne devrait pas tarder, car ce couvent est admirable et très vaste ! En tout cas, pour le moment, ils y seront tranquilles pour recevoir les deux personnages qui doivent les rejoindre à l'initiative du Rebutonneux.

Hitler caresse une idée depuis plusieurs mois. Sa stratégie ultime de conquête à l'Est passe par une série de fausses pistes. L'invasion de la Hollande, de la Belgique, de la France en font partie, de même que ces rencontres récentes avec Franco ou avec Pétain. Il pense que le moment est venu, puisqu'il est en position de force, de mettre en œuvre l'étape suivante, consistant à neutraliser totalement le front Ouest, quitte à devoir s'en désengager totalement. Il a depuis longtemps évalué cette possibilité avec Rudolph Hess et tous deux ont pensé que la clef passait par une conquête extrêmement rapide de la France et des autres pays à l'ouest de l'Allemagne, avec un maximum de dégâts faits en un minimum de temps. Il compte sur la force de sa démonstration et sur le soulagement – pour ne pas dire la lâcheté – que les dirigeants de ces pays éprouveront dès qu'il leur proposera de se désengager. Le moment est venu, pense-t-il, de clarifier sa pensée et le programme du Reich vis-à-vis d'eux. Il sait qu'il joue gros. Il va devoir préciser une grande partie de sa stratégie. Celle qu'il mitonne depuis des mois, à coups de vraies et de fausses déclarations, à coups de bluff et de traités politiques valant seulement le prix des chiffons desquels on a tiré le papier pour les écrire.

Il sait qu'il va donner à ses adversaires l'envers de la médaille qu'il a offerte un peu plus tôt à Staline. Il a déjà proposé aux Anglais une paix séparée. Ils l'ont presque acceptée. S'il n'y avait pas eu cette tête de mule de Churchill, le gouvernement anglais aurait donné droit dans le panneau qu'il leur avait tendu : à l'Allemagne le continent, à l'Angleterre la suprématie maritime et son Empire colonial. L'occasion pour les Anglais de mettre la France sous tutelle aurait dû être irrésistible. Cela correspondait en tous points à la stratégie anglaise depuis que Napoléon Bonaparte avait tenté de s'accaparer l'Europe. Hitler a envoyé Ribbentrop rencontrer Churchill et l'autre l'a envoyé bouler. Maudit Churchill tout de même. Hitler se dit que l'occasion de l'avoir en face-à-face peut encore changer les choses. Dieu sait ce que cet imbécile de Ribbentrop

a bien pu dire pour arriver à un résultat tellement pitoyable et tellement opposé à la logique des choses...

Vers huit heures et demie deux Tractions noires se garent à l'arrière de l'église de la Providence. Deux hommes sortent des voitures. L'un, dégingandé, perché sur des jambes immenses. L'autre, de petite taille, un chapeau mou enfoncé sur la tête, aussi large et rond que l'autre est grand et sec. Ils pénètrent dans l'église par la petite porte de la sacristie et la religieuse qui les accueille les conduit au bout du parc. Quelques minutes plus tard débute la plus improbable des conférences que l'on puisse imaginer, entre Adolf Hitler, Winston Churchill et Charles de Gaulle, en présence d'un aide de camp et du Reboutonneux de la Vallée du Loir. Il n'y a personne d'autre, aucun secrétaire pour prendre des notes, pas d'autre témoin de la rencontre que les cinq hommes eux-mêmes, sinon l'une des sœurs de la Providence qui viendra à deux reprises leur servir des boissons chaudes.

Churchill et de Gaulle fument sans arrêt. Hitler prend fréquemment de longues respirations comme pour maîtriser son impatience, tentant à l'inverse de ce qui lui arrive de plus en plus souvent ces derniers temps d'apparaître calme, posé et maître de lui. En face, il perçoit la tension palpable qui existe entre de Gaulle et Churchill. Il sait déjà que ces deux-là ne s'aiment pas beaucoup. La suite des événements montrera que les attitudes tranchées et revendicatives de de Gaulle exaspéraient Churchill au-delà même du raisonnable : "Je l'ai élevé comme un chiot depuis sa naissance" ira jusqu'à dire Churchill en parlant de de Gaulle, ajoutant : "Mais je n'ai jamais vraiment réussi à le rendre propre !"

Churchill s'attend au même plaidoyer qu'il y a quelques mois : acceptez une paix séparée ! Mais il n'en veut pas. À aucun prix. Sur ce point, il n'y a pas l'ombre d'un écart entre de Gaulle et lui-même. Seulement, il veut donner à croire à Hitler qu'il n'est pas insensible à ses arguments. Car l'Allemand sait que son refus ne peut, au final, que lui causer du tort à court terme et l'a déjà éloigné des États-Unis qui préféreraient ne pas avoir à se mêler à cette aventure. Il compte sur cet élément, qui doit donner le change à l'Allemand. Il a suffisamment burlingué en politique et surtout, il dispose de suffisamment de sources d'informations secrètes et fiables pour ne pas se méprendre sur la nature du régime nazi. Il est légèrement tendu, car il prépare un coup de bluff magistral. Mais il sait aussi qu'il peut laisser entrevoir cette tension, qui fait dès lors partie du bluff même.

De Gaulle est en cet instant beaucoup plus tranquille que Churchill. Il sait que son hôte anglais ne fera pas marche arrière sur ce point de la paix séparée. Il repense aux premiers jours du mois de juin, où il a hésité entre se rendre en Afrique pour établir les bases de la France Libre ou passer la Manche. Quelques jours plus tard, alors qu'avec une poignée d'hommes il se fixait

à Londres, il fut certain que même si ce ne serait pas une partie de plaisir, il avait fait le bon choix. L'hospitalité et le crédit – du bout des lèvres – que lui avait accordé Churchill, liait un peu plus encore le sort de l'Angleterre à celui du continent. Il a désormais confiance dans l'entêtement du Premier ministre anglais, qui lui mènera la vie dure mais ne le trahira pas.

Il tire tranquillement sur sa cigarette et regarde Hitler qui se tait et semble vouloir retarder le moment de commencer. Hitler se demande au même instant s'il n'a pas commis une erreur en voulant rencontrer les deux hommes ensemble ou surtout s'il n'est pas en train de renforcer ce Français arrogant. Ne risque-t-il pas de donner ainsi des gages au plus intransigeant des deux ? En cela il se trompe. Aujourd'hui, l'intransigeance des deux hommes n'a aucunement besoin de se nourrir de leur hypothétique rivalité et pas davantage de ceux qui pourraient rêver d'en jouer. Il est seulement trop tard de quelques mois. Hitler le pressent. Mais il décide de jouer tout de même la partie et de la jouer cartes sur table.

– Je ne veux pas de guerre ni avec l'Angleterre ni avec la France.

– Vous y songez un peu tard, répond de Gaulle dans son allemand parfait.

– Ce sont vos deux pays qui m'ont déclaré la guerre !

– Pour répondre à vos visées à l'Est...

– Cet Est-là ne compte pas. La Pologne ne compte pas. La Pologne n'est qu'un ramassis de paysans incultes ! Je vous la rends dans quelques mois... sauf si elle veut rester à mes côtés, naturellement ! La Tchécoslovaquie ? Non, ça je garde ! Mais le reste ne m'intéresse pas, vous pouvez me croire...

– J'ai dit et j'ai écrit que vous auriez pu passer à l'Histoire comme l'homme qui a restauré l'honneur, la paix et l'esprit de la grande nation germanique, reprend Churchill en poussant sur sa voix emmêlée, essoufflée, rocailleuse... Vous auriez pu le faire ! Nous attendions cela de vous. Vous avez fait un tout autre choix...

– J'ai proposé une paix séparée à l'Angleterre. Aujourd'hui, à tous deux, je vous affirme que je veux la paix avec vos deux pays. Et que nos armées se retireront très vite de France...

Aucun des deux hommes ne le croit. Il y a trop de bonnes terres à blé et trop de savoir-faire industriel en France pour qu'Hitler puisse sérieusement penser à y renoncer...

– Je vais nous débarrasser des Bolcheviques, reprend Hitler. C'est un gros avantage pour vous.

– Si vous décidiez d'envahir l'enfer, Monsieur le Chancelier, je pourrais peut-être... je dis bien peut-être... trouver l'occasion de faire une référence favorable au diable ! Mais là...

– Vous exagérez, Monsieur le Premier ministre, reprend Hitler. Ce que j'ai à vous offrir est un espace de paix et de prospérité. L'Europe en paix, vous à l'Ouest, nous à l'Est...

Il ajoute un peu surpris d'avoir formulé l'idée aussi clairement : "La France aussi, je vous la rends. Nous n'avons pas la moindre envie de conserver ces territoires à l'Ouest... Ni de les

contrôler!" Il ajoute encore: "Je sors de pourparlers avec Pétain. Vous savez qu'il veut tout donner à l'Allemagne! Sans presque aucune contrepartie! Vous pensez que votre pays peut avoir un avenir avec un type pareil? Pas très habile, ce vieux soldat..." De Gaulle le coupe: "Quelles sortes de gens pensez-vous que nous sommes? Croyez-vous que nous recherchons des petits arrangements? Et croyez-vous que nous voulons faire assaut d'habileté avec vous? Comprenez bien ceci: nous avons choisi la voie la plus dure et en cela, la voie la plus habile: la voie droite. Toute notre habileté se ramène à cette rectitude. Pas à des petits arrangements sur le dos des peuples!"

– Il y a cette question de l'Afrique et de ses ressources, reprend encore Hitler. Je vous laisse tout cela. Parce que j'aurai tout ce dont j'ai besoin dans le Caucase. Votre gouvernement, Général, m'a proposé de prendre pied en Afrique du Nord et dans l'ensemble de votre Empire. Cela peut se faire dès demain. Mais ça ne m'intéresse pas! Je vous laisse également tous ces territoires et bien volontiers. En échange d'avoir les mains libres à l'Est. C'est la liberté de votre pays contre celle pour moi d'avoir l'espace dont mon peuple a besoin...

– La Liberté, Monsieur le Chancelier? Mais quelle liberté y a-t-il dans l'espace que vous avez créé depuis six années?

L'échange se poursuit ainsi pendant une dizaine de minutes, continuait Sanbucco, sans évidemment qu'aucun élément décisif ne puisse être avancé de part ou d'autre...

– Je réalisais à quel point j'avais commis une erreur. Je réalisais à quel point je me trompais sur cet homme qui s'était montré charmant et enjôleur avec moi. Et surtout à quel point je me trompais sur ses réelles intentions. Je réalisais, en les ayant vus ensemble, que la force et la détermination qui émanait tant de l'Anglais que de de Gaulle avaient des racines profondes... Je mesurais à quel point il ne pouvait pas y avoir d'autre position que la leur... Et que la logique de guerre ne pouvait plus s'infléchir sur des petits arrangements tels qu'Hitler venait les proposer. Je rêvais à la paix alors qu'il ne pouvait y avoir que la guerre. J'étais naïf.

– Vous n'étiez pas responsable...

– Je l'étais, je vous l'assure, me dit le Rebutonneux. Je l'étais parce que j'ai fait venir de Gaulle et Churchill ici. Parce que c'était moi... ou disons de manière plus réaliste parce que c'était l'Histoire de France que j'ai fait parler à travers moi. Et cette histoire, Charles de Gaulle la connaissait fort bien...

– Que s'est-il passé ensuite?, demandai-je.

– Hitler a proposé aux deux hommes de poursuivre les discussions en mettant au point des propositions de paix détaillées et structurées. Ils lui ont répondu qu'ils prenaient bonne note, tout en répétant qu'ils ne se faisaient aucune illusion. Toutefois Churchill a témoigné à ce

moment-là d'un regain d'intérêt qui m'a sur l'instant paru étrange. Il semblait vouloir donner l'impression d'un homme qui ne peut pas dire "oui" de but en blanc, mais qui serait infiniment soulagé si son interlocuteur lui forçait un peu la main... À l'évidence Churchill voulait continuer d'entretenir chez Hitler l'illusion que l'Angleterre pourrait vouloir accéder à une paix séparée. Malgré lui. Par-dessus sa tête, en quelque sorte. Il voulait qu'Hitler croie que le Parlement anglais pourrait l'y forcer... Et le fait que de Gaulle donne à l'inverse des arguments définitifs dispensait Churchill de se montrer dur dans ses positions et renforçait sans doute cette illusion que le coup pourrait rester jouable pour Hitler... La vérité était que Churchill souhaitait que le III^e Reich s'enferme au plus vite dans un nouveau front militaire à l'Est... Je me demande d'ailleurs ce que Staline en aurait pensé s'il avait eu connaissance du vœu le plus cher du vieux chef anglais ! Et puis le Français et l'Anglais sont repartis immédiatement. On connaît la suite, n'est-ce pas... Il semble bien que des pourparlers secrets aient continué dans ce sens entre Anglais et Allemands, avec d'éminents émissaires des deux camps. Mais quand Hess est arrivé en Angleterre, Churchill l'a immédiatement fait enfermer et tout le monde l'a déclaré fou, à commencer par Hitler lui-même ! Enterrant du même coup les "propositions de paix" qu'il affirmait porter avec lui...

– Vous pensez que Churchill a délibérément fait enfermer Hess pour ne pas avoir à placer ces propositions sur la place publique ?

– C'est évident ! Churchill n'y a jamais cru une seule seconde. Mais il ne voulait pas entretenir une illusion qui aurait déstabilisé de nombreux opposants à sa politique et à son analyse de la situation. Car il avait aussi des pacifistes bélants chez lui...

– Ça me semble un peu court, comme position, dis-je.

– C'est juste. Car en effet, ce n'est pas tout. Churchill savait à cet instant-là que les préparatifs d'invasion de l'Union Soviétique étaient très avancés. Ce n'était plus la peine poursuivre la partie de poker menteur ! Hitler avait pris sa décision. Une décision folle pour l'Allemagne selon l'analyse qu'en faisait Churchill et dès cet instant les Anglais n'avaient plus besoin de faire croire à Hitler que le projet de paix séparée les intéressait ! Churchill n'espérait qu'une seule chose : que l'Allemagne attaque l'Union Soviétique au plus tôt... et s'y engue ! Et c'est pourquoi il a fait enfermer Rudolf Hess.

– Mais la suite entre Hitler et vous cette fois ? Comment cela s'est-il passé ?

– Il était fou de rage ! Il savait que l'élément le plus précieux pour lui était le temps. Et c'était de temps que les deux hommes le privaient. Il s'est mis à éructer comme on avait pu entendre les caricatures à la radio. C'était terrible et risible en même temps, à cause surtout de sa coupe de cheveux en brosse et de l'absence de moustache. On aurait cru voir un mauvais acteur jouant le personnage d'un faux Hitler dans un mauvais déguisement... Il hurlait qu'il allait bouffer les couilles de Ribbentrop.

– Et puis...

– Nous sommes retournés dans les cafors de Troo. En fait, il y a passé trois semaines avec son aide de camp. Le soir de l'entrevue avec de Gaulle et Churchill il a été pris d'une crise de convulsions. Au fil des heures, j'ai eu le sentiment que tout son organisme partait à vau-l'eau...

– Quel genre de convulsions ?

– Au début, je n'ai pas bien compris... Je mettais cela sur le compte de l'extrême tension nerveuse dans laquelle cet homme devait se trouver. Mais quand je vous dis que tout semblait se détraquer chez lui, c'est un fait : il s'est mis d'abord à se plaindre d'une rage de dents d'une intensité rare. Je ne crois pas qu'il exagérerait la douleur...

– Oui, je sais qu'il avait un bridge presque complet depuis une dizaine d'années, dis-je, et qu'il souffrait régulièrement de rages de dents que rien ne semblait pouvoir apaiser.

– Sauf la morphine...

– Il prenait des drogues quand il était avec vous ?, demandai-je.

– En quantité, oui. Je n'ai jamais su quoi exactement. Brünhof, son aide de camp, jouait le rôle d'un vrai petit infirmier zélé et passait son temps à préparer des potions et à lui injecter des produits provenant d'une cantine en métal qu'ils avaient apportée avec eux...

– Vous disiez qu'il avait plusieurs problèmes de santé à la fois ?

– Oui, apparemment il avait aussi des douleurs abdominales qui le pliaient en deux et lui faisaient étouffer des cris de rage... Ça a duré trois jours, dans une sorte de paroxysme. Rage de dents, tremblements, gémissements de colère et de douleur, sueurs, fièvre... Vous savez qu'il voulait s'en tenir à un régime végétarien des plus stricts ?

– Non, j'ignorais ce détail.

– Ce n'est pas un détail vous savez ! Il ingurgitait des légumes bouillis mais aussi toutes sortes de cochonneries végétales que Brünhof sortait cueillir à la nuit tombée. Je l'ai vu avaler des feuilles de digitale... et d'autres herbes presque aussi dangereuses. Au soir du troisième jour, j'ai vu, de mes yeux vu, qu'il avait vieilli de vingt ans. Vous savez, cet air égaré qu'on lui voit sur les toutes dernières photographies dans le bunker à Berlin. Et le tremblement de son bras gauche qu'il maintenait le plus souvent avec son autre main était profond, incoercible. Impossible à cacher en tous cas.

– Un des effets de la morphine, selon vous ?

– Non. Pas seulement ! Il me l'a dit lui-même un peu plus tard. Il avait une maladie de Parkinson déjà extrêmement avancée à cette époque.

– Parkinson ? Ça explique ce vieillissement prématuré, les pertes de concentration mais aussi ces défauts de jugements qu'on a eu du mal à s'expliquer...

– Exactement. Ses médecins lui donnaient tout au plus deux ans à vivre. Vous rendez-vous compte ? Cet homme qui voulait bâtir un empire de mille ans savait qu'il ne verrait rien de ce

qu'il appelait son œuvre ! Et ça explique surtout ce qu'il était venu faire à Montoire.

– La signature avec Pétain ?

– Oh non ! Ça il s'en fichait bien. Ou plutôt disons que c'était un but secondaire. Hitler voyait l'expansion du Reich dans son établissement à l'Est. Mais il était encore conscient à cette époque qu'il ne pourrait jamais tenir deux fronts en même temps. La logique aurait voulu qu'il entretienne ce pacte germano-soviétique durant trois ou quatre années de plus, le temps de pacifier ou en tous cas de neutraliser totalement l'ouest de l'Europe.

– Et de lever ainsi le risque d'une intervention américaine...

– Oui, bien entendu. C'était ça, le plan de départ. Certes, on envahissait l'Ouest, utile pour le renforcement agricole et industriel de l'Allemagne, mais on y établissait une Pax Germanica satisfaisante pour les populations locales... Un statu-quo qui pouvait satisfaire Washington.

– Mais il fallait encore amadouer Churchill et l'Angleterre, dis-je. Pour être certain que les États-Unis ne seraient pas désireux de faire jouer leur alliance avec les Anglais...

– Exactement. D'où cette réunion improvisée... puis le voyage de Hess quelque temps plus tard.

Parkinson... me disais-je, songeur, tandis que repassaient devant mes yeux les reportages, d'ailleurs de plus en plus rares, sur le Führer dans la seconde partie de la guerre. Je me remémorais, comme tous ceux qui ont regardé ces images, notamment les petits films tournés par Eva Braun au Nid d'Aigle, où se révèle l'étrangeté des mouvements de Hitler, la bizarrerie de sa marche lente à petits pas, parfois entrecoupée d'arrêts et de piétinement. Autre signe également : son visage impassible, la bouche entrouverte, clignant rarement des yeux. Un Parkinson diagnostiqué dès 1933 et qui, selon ses médecins, arrivait en phase ultime en cette année 1940. Dès lors il va abandonner toute prudence. Accélérer l'opération Barbarossa en envahissant l'Union Soviétique pour voir avant de mourir le résultat de son rêve. Et au fil des mois, la maladie étant de plus en plus présente, il va prendre des décisions absurdes, hâtives, mal évaluées, dictées par un jugement totalement faussé par la maladie. Lui qui avait été tellement patient et habile manœuvrier durant une décennie allait – par chance pour les Alliés et pour le plus grand malheur du peuple allemand et pour le plus grand malheur de tous finalement – tout gâcher. Tout allait s'accélérer et s'effondrer parce que l'homme qui dirigeait seul ce Reich était à la fois très malade et totalement sous l'influence des drogues de plus en plus puissantes qu'il absorbait.

– Que s'est-il passé au bout de ces quelques jours de crise ?, demandai-je au Rebutonneux.

– Il s'est mis à noircir du papier toute la journée et le soir, il nous faisait lire ou plutôt, il déclamaient lui-même à tous ceux qui se réunissaient autour de lui ce qu'il avait écrit...

– Et qu'écrivait-il ? Un autre *Mein Kampf* ?

– Pas du tout. Il s'était mis en tête d'écrire une suite du *Nibelungenlied*. C'était magnifique !

– Comment ça ?, demandai-je, quelque peu horrifié...

– Magnifique je vous dis ! Tout simplement magnifique ! Ce type avait un vrai talent, c'est du moins ce que j'ai pensé à l'époque. Durant les deux dernières semaines qu'il a passées ici, il semblait s'être débarrassé des douleurs et des névroses qui faisaient de lui cette espèce d'automate que l'on a vu par la suite. Il semblait à la fois apaisé et pris dans le tourbillon de son imagination pour une fois tourné vers une chose créative.

J'étais à la fois atterré et perplexe.

– Il a continué de bavarder pendant ces deux semaines avec tout le petit monde qui s'entassait dans les cafors. Vous savez, il y avait de tout là-dedans à cette époque ! Des réfugiés espagnols, des Juifs, des Tziganes, des Polonais, des sociaux-démocrates allemands... De tout je vous dis !

Le Reboutonneux passa une main sur ses yeux fatigués :

– Et ça a d'ailleurs duré comme ça toute la guerre. Ni la Gestapo ni la police française ne sont jamais venus fouiner par là-bas. Il y avait des ordres de sa part pour que cet endroit reste en dehors de la curiosité de ses propres troupes et des hommes de la S.S. Il y avait déposé un secret et sans doute voulait-il que ce secret soit protégé...

– Qu'est-il devenu, ce texte que vous trouviez magnifique ?

– Oui, magnifique... dit une nouvelle fois Sanbucco en levant les yeux au ciel. Bon, j'exagère. Mais je l'ai toujours ! Il m'a donné tous ses feuillets manuscrits avant de rejoindre ses soldats et son train blindé. Je l'ai toujours ici, dans un des cafors de Troo.

Je sentais ma curiosité s'emballer et mon esprit tourbillonner follement.

– Vous pourriez publier ça ?, lui demandai-je.

– Vous savez, je ne sais plus quoi en penser aujourd'hui, mais une chose est sûre : je ne ferai pas ça ! Jamais !

Le Reboutonneux, la tête entre ses deux mains, poursuivit d'une voix sourde :

– Vous savez ce qu'est devenu son ordonnance ? Ce Brünhof qui était avec lui, qui l'a soigné nuit et jour et lui faisait bouffer ses cochonneries d'herbes ?

– Non. Et pour tout dire je ne connaissais même pas son existence...

– Un brave type ce Brünhof. Ils sont sortis ensemble au bout de ces trois semaines et Brünhof l'a raccompagné en voiture. Quand Hitler est arrivé à Saint-Rimay où le train blindé l'attendait toujours il a fait arrêter Brünhof par la Gestapo en le faisant accuser d'enlèvement. Je crois que le pauvre bougre a été battu à mort avant d'être tué d'une balle dans la nuque...

Le Reboutonneux laissa le silence s'installer durant plusieurs minutes.

– Ça et tout le reste, dit-il en embrassant d'un geste du bras l'espace autour de lui, m'a fait redescendre sur terre, si tant est que j'aurais eu la tentation d'oublier qui était vraiment Hitler. C'est simple vous savez. Si l'on comprend qu'il était si malade on serait tenté de relativiser son action monstrueuse. Mais si ce texte venait à sortir, ce serait pire encore. Notre vision de ce monstre en serait changée totalement !

Sanbucco leva les yeux au ciel : "Et puis, qui a besoin d'un nouveau *Nibelungenlied*, je vous le demande..."

Cette conversation a eu lieu il y a vingt ans. Depuis cette date, le Rebutonneux est mort. Je suis allé des dizaines de fois explorer les cafors, en long et en large. La butte aux mille caves a été abondamment explorée par des amateurs de tout poil. De nombreuses habitations troglodytiques ont été réhabilitées. Dans les parties communes, des dizaines d'ouvriers ont travaillé à la consolidation des boyaux et des salles. Enfin, les cafors ont été offerts à la curiosité des touristes. Au cours de mes fouilles, je n'ai pour ma part rien trouvé qui ressemblerait aux manuscrits d'Adolf Hitler. D'ailleurs, personne à ma connaissance n'a trouvé quoi que ce soit pouvant y ressembler. Sans doute Sanbucco m'a-t-il abusé. Mais quelle alors est la vérité ? A-t-il caché ces manuscrits à un autre endroit ? Les a-t-ils murés plus profondément encore dans les cafors de Troo, mais avec un soin tel qu'on ne les retrouvera jamais ?

La vérité est peut-être plus simple encore : ont-ils seulement existé ?

ML., 5 novembre 2018



Le Rebutonneux

Vallée du Loir



DE LA SANTÉ PHYSIQUE DE M. ADOLF HITLER

Thèse de doctorat soutenue le 05.04.2013 par M. Günther Vildekomm

Faculté de Médecine de Troorst-am-Laletzgen

LES MEDECINS D'HITLER

BRANDT Karl (1904-1948).



Il était membre de la S.A. depuis 1934. Dès 1939, il dirige l'administration du programme d'euthanasie T4 visant l'élimination physique des aliénés et autres handicapés allemands. Il invente alors l'injection létale, utilisée encore aujourd'hui dans certains États des États-Unis. Il est condamné à mort le 20 août 1947 et exécuté le 2 juin 1948 (échafaud, "Gerüst").

HAASE Werner (1900-1950).



Il adhère au parti nazi en 1933 et à la SS en 1941. Lors des derniers jours de la bataille de Berlin en avril 1945, il aide Schenck à soigner des blessés civils et militaires allemands hospitalisés dans un abri anti-aérien situé sous la Chancellerie du Reich. Le 29 avril il est appelé au Führerbunker pour aider Stumpfegger à donner une capsule de cyanure au berger allemand d'Hitler. Prisonnier des Soviétiques jusqu'à sa mort. Il succombe en novembre 1950 à la "tuberculose".

MORELL Theodor (1886-1946).

Reputé en son temps en Allemagne pour les traitements non conventionnels qu'il prescrivait à ses patients. Médecin d'Hitler de 1936 à 1945.



Goëring l'appelle "le maître de la seringue". Détenu dans un camp d'internement américain situé sur le site de l'ancien camp de concentration de Buchenwald, il n'est accusé d'aucun crime. Obèse et en très mauvaise santé, il décède à Tegernsee en mai 1948 des suites d'une attaque cérébrale ("Gehirnangriff").

SCHENCK Ernst-Günther (1904-1998).



Chirurgien. Notamment connu pour sa présence dans le Führerbunker lors des derniers jours de Hitler, Procédure pénale engagée à son encontre à Munich en 1963, il est interdit d'exercice de la médecine en République fédérale allemande.

STUMPFEGGER Ludwig (1910-1945).



Il fut, à partir de 1944, le chirurgien personnel d'Adolf Hitler. En 1945, sur l'ordre du Führer, il administre une capsule de cyanure à Blondi, son chien. Certains témoins affirment qu'il aurait aidé Magda Goebbels à tuer ses enfants avant qu'elle se suicide avec son mari. Le 1^{er} mai, il s'échappe du bunker avec Martin Bormann. Ils auraient rejoint la Lehrter Bahnhof

et s'y seraient suicidés (“*selbstmord begehén*”) avec le contenu de leurs capsules de cyanure.

LES MALADIES D'HITLER

CRAMPES ABDOMINALES. À partir des années 1930, Hitler souffrit de violentes crampes à l'estomac. Leur origine n'a, semble-t-il, jamais été diagnostiquée: ulcère gastro-œsophagien? gastrite?

CRYPTORCHIDIE. *Absence d'un ou des deux testicules dans le scrotum.* L'affaire sent la fake-news. C'est un prêtre polonais, Franciszek Pawlar qui, dans son testament, raconte avoir recueilli, dans les années 60, le témoignage d'un certain Johan Jambor. Celui-ci, médecin allemand actif sur le front de la bataille de la Somme, en 1916, se serait occupé d'Hitler quand il y fut blessé. Jambor aurait alors expliqué au prêtre qu'Hitler avait été touché à l'abdomen et à la jambe et qu'il avait perdu un testicule. Le médecin soviétique Lev Bezymensky, prétendument impliqué dans l'autopsie du corps de Hitler, a déclaré dans un livre en 1967 que le testicule gauche de Hitler était manquant... avant d'admettre avoir menti.

ECZEMA. *Dermatose prurigineuse caractérisée par une inflammation non contagieuse de la peau qui s'accompagne de rougeurs, de fines vésicules, de squames et de démangeaisons.* Hitler en souffrait aux deux jambes.

FLATULENCE. *Production de gaz intestinaux, accumulés dans l'intestin ou l'estomac, qui peuvent être expulsés hors du corps volontairement ou non par l'anus ou la bouche.* La flatulence du Führer est traitée par les pilules antigaz du Dr Köster composées de belladone et de strychnine (mort aux rats). D'après son valet, Hitler en prenait jusqu'à 16 comprimés par jour.

PARKINSON. Maladie neurologique chronique dégénérative affectant le système nerveux central

et responsable de troubles progressifs: mouvements ralentis, tremblements, rigidité puis troubles cognitifs. Les images diffusées par les actualités relèvent les tremblements de sa main gauche et sa démarche traînante. De tels symptômes avaient déjà été relevés avant le conflit. Ils ne cessèrent d'empirer jusqu'à sa mort. Le Dr Schenck pensait qu'en effet le Führer en était atteint.

SYPHILIS. Ce qu'Hitler appelait “la maladie juive” (in *Mein Kampf*)! Infection sexuellement transmissible contagieuse, due à la bactérie tréponème pâle. Elle se manifeste par des atteintes viscérales et nerveuses tardives, certaines manifestations survenant plusieurs années après la contamination. Le Dr Felix Kersten reçut de Himmler un rapport confidentiel qui détaillait la façon dont Hitler avait pu contracter la syphilis durant sa jeunesse et être traité pour cela dans un hôpital à Pasewalk en Allemagne. Ses tremblements et l'irrégularité de son rythme cardiaque au cours des dernières années de son existence pourraient avoir été des symptômes de la syphilis tertiaire (stade le plus avancé).

LES MEDICAMENTS D'HITLER

Dans “*Le Pouvoir sur ordonnance*” (éd. Grasset, 2017), Tania Crasnianski écrit: “*Durant ses années de traitement par Morell, le Führer eut droit à des injections régulières, voire quotidiennes, de multiples produits chimiques. Il prit entre quatre-vingts et quatre-vingt-dix substances différentes par ingestion ou injection, dont des analgésiques, anti-bactériens, antitussifs, fortifiants, hormones, sédatifs, spasmodiques, stéroïdes, stimulants, ainsi que des médicaments pour lutter contre les maladies cardio-vasculaires, les troubles de la digestion ou la maladie de Parkinson*”. Allons-y voir de plus près.

. **Brom-Nervacit** (barbiturique à effet sédatif, aujourd'hui à usage vétérinaire)

. **Cardiazol** (stimulant utilisé en cas d'insuffisance cardio-vasculaire) C6H10N4

. **Cocaïne** (en solution nasale de 10 % pour traiter les sinus ou en solution ophtalmique contre les inflammations des yeux) C17H21NO4

. **Coramine** (stimulant prescrit pour les œdèmes et les problèmes circulatoires et respiratoires) C10H14N2O

. **Digitalid** (cardiotonique)

. **Enterofagos** (pour les colopathies)

. **Eukodal** (substitut morphinique utilisé comme antidouleur et dont les effets sont deux fois plus forts que ceux de la morphine, aujourd'hui dénommé Oxycodone) C18H21NO4

. **Eupavérine** (un opiacé alcaloïde antispasmodique)

. **Gyconorm** (stéroïde à base de glande de bovin et de pancréas de porc)

. **Luminal** (contre les insomnies sévères)

. **Mitolax** (pour le météorisme)

. **Omnadine** (mélange de protéines)

. **Orchikrin** (stéroïde, extrait de testostérone d'origine bovine)

. **Pervitine** (métamphétamine psychostimulante) C10H15N

. **Pilules antigaz** du Dr Köster (alcaloïde, mélange de belladone et de strychnine)

. **Prostakrinium** (hormones à base d'extraits de prostate et de vésicule)

. **Prostophanta** (cardiotonique)

. **Septojod** (désinfection des voies aériennes supérieures)

. **Sympatol** (cardiotonique)

. **Tempidorm** (utilisé comme traitement contre la dépression et les troubles bipolaires)

. **Testoviron** (stéroïde anabolisant) C19H28O2

. **Tonophosphan** (pour l'anémie et l'épuisement)

. **Ultraseptyl** (sulfamide contre les infections liées au froid) C10H11N3O2S2

. **Vitamultin** (métamphétamine) C10H15N

Comme on le voit, rien pour prévenir une “mytaxalopécie” (chute des moustaches). Comme le disait le dicton allemand du début du XX^e: “*Ein Kuss ohne Schnurrbart ist wie Suppe ohne Salz*” (“Un baiser sans moustache est comme une soupe sans sel”).



EUN' TIOTE ANALYSE GRAPH'LOGIQUE

EUD' L'AUT' MOUSTACHU

par R'né Menn'mard

En 1981, dans c'te région r'culée d'l'Hexagone qu'est – était – chte Picardie, dans ch' départ'mint picard assez improbabil' qu'est l'Aisne (peuplée, notez-le d'*Axonais*!), dans ch' villache déshérité de S'boncourt dont l'gare a été désaffectée dès 1951, il se trouva un tiot gars dénommé Loret Jean-Marie. Mais Loret n'était pas son nom eud' naissance, tiens! tiens! Ce dernier ch'était Lobjoie, ce qui n'est pas rien à porter. Il était le fils de chte tiote Charlotte Eudoxie (elle avait vingt ans quand c'est qu'eul' gnard i' vit le jour) qui était elle-même la fille du boucher du bled, un Louis Joseph Alfred et de Mme, née Colpin. Et qui c'était-i donc eul' père du prénommé Jin-Marie? Patience...

La Charlotte, qui aimait à se faire passer pour danseuse, è' s'fâche 'vec ses darons et prend le large, en laissant le tiot à pépère-mémère. Bon. Son lithographe eud' mari porte eul' nom de... Loret, et il autorise le tiot Lobjoie à porter son nom, mais pas question de lui à la maison. Une tante eud' S'noncourt, la prénommée Alice, en 25-26 ousque les vieux ont cassé leur pipe, elle se démène pour que sin Jin-Marie soye adopté par un de la haute: les Frizon eud' Saint-Quentin, qui font dans la construction. Hop là! V'là l'tiot dans des internats cathos pis qu'i' fait l'armée et pis qu'i' monte en grade. Là-d'ssus la guerre arrive, les Ardennes et pis tout l'toutim. V'là-ti-pas qu'pindant cht'Occupation, eul' J.M.Loret il entre dans ch'Résistance, pis qu'son nom d'cachette c'est Clément.

La Libération, les affaires, not' Jean-Marie i' mène euch vie. L'aura neuf enfants, c'qui prouve qu'i' a pas d'rancune.

Mais en 48, sin mère, la Charlotte, juste avant eud'défuncter, è' lui dévoile – y'a pas d'aut' mot – qu'sin père, eul' soldat chleu 'vec qui elle avait fauté au début d'l'été 17, ben i' s'app'lait... Adolf Hitler! Gottfortami! Blödes Arschloch! Fik dich!

V'là une hérédité pas facile à porter.

Le J.M.Loret, ça l'turlupine quin même un tiot peu. En 81 – qu'est l'année ousque le cocufiage i' rint' dans ch'constitution – v'là-ti-pas qu'i' noircit un bouquin su' ch't' affaire 'vec eul' gars René Mathot, qu'est “un historien local”: “*Ton père s'appelait... Adolf Hitler*”. Bon, ça s'arrache pas aux d'aventures des librairies axonaises (i' z'en ont què'qu'unes) mais ça existe.

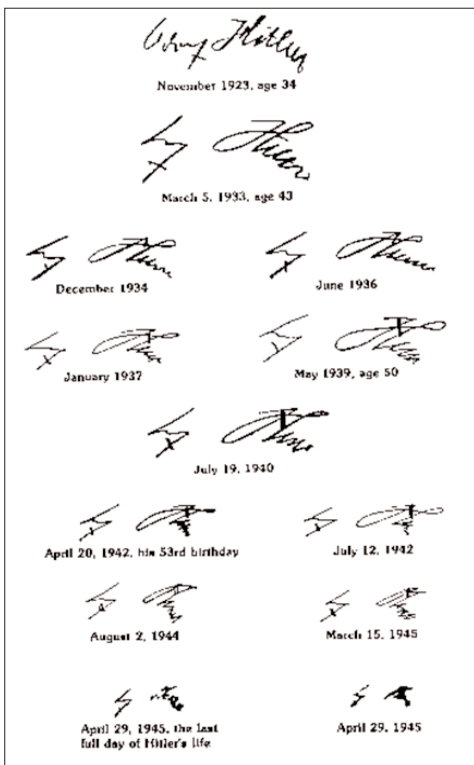
Et là-d'dans – v'là où que j'voulais en v'nir – y'a une analyse graphologique carabinée qui compare les gribouillis de l'Adolf et du Jin-Marie. Un truc du feu de Dieu qui analyse, euj'cite, “l'expression du tempérament psychobiologique dans l'écriture. Il est vrai que ce champ de recherche requiert des connaissances approfondies en psychobiologie. M. Sigurd Müller, *Beratender Psychologe und Schießsachverständiger* de Sarrebrück, maîtrise ces disciplines”. Alors là, j'in suis such' cul! Pass'que les conclusions du Müller, è' sont limpides: “il y a chez Jean-Marie Loret une parenté étroite (de premier rang) avec Adolf Hitler”. Et v'lan!

Peu importe que les recherches ADN aient montré le contraire – aussi bien celles de chercheurs belges auprès de p'tits-n'veux du moustachu que celles menées par les propres fieux du gars Loret – peu importe, eul' patron de chte Cal'pin i' m'a d'mindé eud' m'y coller. Et pis, quand on connaît le pédigree du moustachu, c'est un peu facile après coup de d'viner, rien qu'à sa façon eud' dresser les majuscules, que ce type-là il avait une furieuse envie d'envahir ch'Pologne! C'est vraiment difficile de prédire, surtout l'av'nir...

Alors mouè, j'dis que tout ça, ces chiott'ries d'graphologies, c'est qu'eud' la niqu'douille. Ch'connais un gars qu'a été condamné sur une esspertise eud' grapho: l'était sûr, eul'gars, que c'typ'-là, “vec une écriture comme ça, pouvait

qu'êt' un assassin". Eh ben en appel Dupont-Mor'tti, qu'est pas l'dernier des couillons, il a démontré – dé-mon-tré! – qu'eul l'pap'lard il était pas d'lui, mais du vrai trucideur, qu'était un psychologue eud' banlieue. Alors, mouè, les analyses machin j'y crois pas trop.

Bon, comme eul' rédac-chef i'm'presse un tiot peu, j'vas vous dire c'que j'y vois dans chte signature de l'Adolf:



Ben d'abord une invariable, comme i'dit l'gars Lacan : ça descend à la fin, et ça d'puis tout tiot... enfin d'puis sa trentaine. “Corrige, qu'i' m'dit l'gars Onfray en lognant par-d'ssus m'n'épaule, écris plutôt *ça chute*, c'est p'us dramatique!” Alors ouais, ça chute à la fin. Comm' si l'gars i's'-doutait bin d'quèque chose... Du prémonitoire, j'crois qu'on peut dire ça... À la fin, reste plus qu'un' chiure eud'mouke.

Et pis alors eul'prénom! Là faut s'accrocher

pour déchiffrer Adolf. À partir eud'43 i' reste p'us grand-chose, juste c'qui d'vient très vite comme un éclair: la foudre! C'est ça qu'i' voulait dire, eul'Führer: la foud', la fureur!

Le H, jusqu'à 40, on peut cor' eul' d'viner. Mais après tout ça ça s'couche à l'oblique en r'gardant vers l'Est. Tiens tiens! Vers l'Est... Étonnant, non? Mêm' que si on l'doublait, chte H, on s'rait quasimint dans les Schutzstaffel!

Là-d'ssus i'm'vient une autre histoire, que c'est internet qui m'la raconte. En 1943, le Bureau des services stratégiques américains, qui deviendra la CIA deux ans plus tard, i' fait appel à Henry Murray, professeur eud' psychologie à Harvard, pour analyser la personnalité du moustachu afin, qu'i' disent, d'essayer d'anticiper sin comportement. Le gars i' leur pond un rapport de 200 pages d'où qu'i' dit, en conclusion, que “aucun traitement humain ou pitié n'est à attendre de sa part”. I' tartine quèqu' pages sur seun' enfance, sur son daron qu'était un sacré salopard et pis sa daronne qu'i' chérissait et pis toutes, qu'on croirait lire un tiot résumé eud' ech' docteur autrichien qu'a inventé l'divan... Par eul' suite, cht' Henry Murray, il aura pour étudiant un dénommé Kaczynski qui f'ra courir le FBI à partir eud' 78 et ça, pendint vingt ans, 'vec des colis piégés que ch' couillon envoie à drouète pis à gauche. Et vous savez comment c'est-i qu'i' s'f'ra arrêter? À cause eud' sin écriture sur chés colis! Ah ah ah! L'est trop fort, ch'Murray...

Bref, c'que mouè ch'peux dire eud' tous ces gra-fouillis, c'est qu'euss'gars-là, l'Adolf, l'allait pas très bien, comm' si i'signait à la va-vite avant d'aller s'décongestionner dans les vécés. Ouais, j'dirais ça: un type qu'a un foutu mal de tripes et qui quitte pas la cuvette eud'la journée.

R'marquez, je r'lis l'analyse du gars Müller, i' dit pas aut'chose: “Tendance: Hitler est entraîné par des résistances suscitant sa volonté de les vaincre par une action combative...” Ben oui, c'est c'que dit un dicton d'par-ici: “Avec l'envie eud'te marier tu peux faire eul' tour du monde, mais avec l'envie d'chier, tu peux pas”.